

La culture

nous aide-t-elle
à vivre ?

Jean-Baptiste Échivard ■

La culture nous aide-t-elle à vivre ?

Jean-Baptiste Échivard

**LA CULTURE
NOUS AIDE-T-ELLE
À VIVRE ?**

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions F. X. de Guibert

Les premières questions philosophiques :

La raison et le réel

Le sujet

Les premiers mots philosophiques

Une introduction à la philosophie :

1. *L'esprit des disciplines fondamentales*
2. *Science rationnelle et philosophie de la nature*
3. *Philosophie morale et politique*
4. *Métaphysique*
5. *Un nouveau Discours de la méthode ?*

Aux éditions Parole et Silence

(Coll. Les Presses de l'IPC)

Les proèmes philosophiques

© Mai 2012, Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-086-7

ISBN pdf : 978-2-36040-151-2

Éditions Artège

11, rue du bastion Saint-François – 66 000 Perpignan.

www.editionsartege.fr

« L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments de l'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. »

Simone Weil, *L'enracinement*

L'enracinement et l'aventure¹

L'expérience nous l'apprend : l'être humain est un être éduicable qui a besoin de développer toutes les potentialités que la nature lui donne. Encore faut-il savoir ce que l'on entend par développement. Et nous ne le savons que trop : le travail est la grande valeur de notre société contemporaine. Quand nous évoquons la croissance, c'est toujours une croissance économique qui doit permettre un niveau de vie respectable grâce auquel chacun pourra posséder – du moins pour les familles qui peuvent se permettre ces achats – les objets les plus usuels, les plus nécessaires à la vie quotidienne, ceux aussi qui sont proposés par notre société de consommation comme étant nécessaires.

Pour beaucoup de nos contemporains vivant dans les sociétés de consommation, l'être humain est donc d'abord un travailleur et ses actions doivent d'abord être utiles pour lui, pour la société, pour la transformation du monde. Les loisirs sont considérés comme des temps de repos pour permettre ensuite une meilleure efficacité dans le travail.

Certes, il y a bien parfois les partisans de la culture générale ; mais ce terme ne cache-t-il pas une culture des généralités ? Un peu de piano, quelques lectures de textes, une

1. L'idée de ce titre est prise du livre de B. DE CASTÉRA : *Le compagnonnage*, Que sais-je ? PUF, p. 67.

pièce de théâtre pour agrémenter les heures de ses loisirs, ce qui permettra ensuite de mieux travailler.

Il s'agit donc bien de savoir ce que l'on entend par développement, et, par voie de conséquence, par culture : nous parlons, en effet, de culture pour indiquer une diversité de manières de vivre, d'habiter, de formes sociales, politiques, ou pour souligner la nécessaire éducation de son esprit. En même temps, nous savons bien que l'être humain ne se contente pas de voir la nature, de la connaître, de la contempler ou de la mesurer. Il agit sur elle, par sa main, il transforme une matière, il réalise des œuvres avec des outils qu'il manie ; il travaille la terre, le bois, le fer. Tout ce travail demande l'apprentissage de gestes de plus en plus aisés à accomplir ; par lui l'homme acquiert une expérience de la nature, des hommes ; il se connaît peut-être aussi mieux lui-même, ayant de plus en plus conscience de ses limites et de la nécessité de recevoir des autres ce qu'il ne peut réaliser par lui-même. Il peut alors développer des potentialités et acquérir une compétence mise au service de la vie sociale dans un métier qui lui permet de cultiver ses dons naturels.

La culture n'est pas ainsi uniquement la seule culture de l'esprit, un tantinet livresque, réservée à des intellectuels qui ont le loisir de lire, de se cultiver justement. Elle est aussi le signe de l'homme qui, unissant la main et la pensée, des gestes et des manières de faire ou d'utiliser ses forces corporelles et son habileté manuelle acquise par l'expérience elle-même, transforme la matière et toutes les ressources naturelles données par la nature, pour vivre et faire vivre².

2. Cf. B. DE CASTÉRA, op. cit. p. 3 : « Voit-on un nourrisson demeurer inactif devant tout ce qui se présente à portée de sa main ? Loin de là, au contraire, chaque objet que sa main peut saisir devient occasion

L'homme, en mourant, ne laisse pas derrière lui uniquement des livres ou des pensées, il laisse des outils, des monuments, des palais, des lieux sacrés, etc. ; ce sont aussi des signes des cultures et des civilisations anciennes.

Il n'y a donc pas d'un côté le travail, et de l'autre la culture, unique signe de l'homme pensant.

L'origine étymologique du terme culture est déjà à elle toute seule riche d'enseignements :

« [...] en latin, *colo* s'est spécialisé dans le sens de habiter et de cultiver ; les deux sens apparaissent également attestés dès l'époque la plus ancienne, les deux idées étant connexes pour une population rurale, cf. *agricola* [...]. Dans le sens de habiter, *colo* a été concurrencé par le composé *incolo* et surtout par le fréquentatif de *habeo*, *habito* [...] comme le dieu qui habitait un lieu en devait être le protecteur, *colere*, en parlant des dieux, a pris le sens de se plaire à, habiter dans, avec, puis, protéger, chérir [...] Puis le sens s'est étendu et *colo* désignant vice versa le culte et les honneurs que les hommes rendent aux dieux a signifié honorer, rendre un culte à [...] *colo*, cultiver a également pris le sens moral que le verbe a en français : *colere virtutem*, *artes* (cultiver la vertu, des arts) ; et l'adjectif verbal *cultus* signifie le plus souvent cultivé moralement, élégant, orné³. »

d'expériences multiples, de manipulations, de triturations de toutes sortes. Comme le suggère bien le verbe « cultiver », la culture est action de l'homme sur les choses en harmonie avec le monde vivant. En un autre sens aussi, la culture est le retour de cette action de l'homme sur le monde, et qui est ce que l'homme devient en agissant. Nos actes nous font. »

3. Dictionnaire étymologique, A. ERNOUT et A. MEILLET, p. 132 : « À *colo* se rattache des mots comme *colonus*, celui qui tient lieu de propriétaire, qui cultive en son lieu et place, fermier, puis par extension, cultivateur, culture ; on trouve *cultura*, au sens physique et moral d'où

Habituellement on ne considère de la culture que la diversité des formes de vie commune. On insiste, à juste titre, sur la diversité des cultures, des habitudes sociales ; sur la diversité des civilisations, la culture étant considérée alors comme un sous-ensemble d'une civilisation, à moins que les deux termes ne soient pratiquement équivalents. On dira alors que l'homme est un être culturel pour insister sur la diversité des manières de vivre, de penser, d'habiter ensemble ; des différents types de relations familiales, des différentes manières d'organiser le travail, ou les divers types d'organisations politiques, les échanges économiques, la place des arts, les divers systèmes linguistiques.

Par où commencer cette vaste question pour ne pas risquer une noyade rapide ?

L'homme habite une terre et, par son travail, la cultive, l'habite, l'utilise, la protège – ou il devrait ! – pour en tirer le meilleur de ce qu'elle peut lui donner ; il occupe un espace, aux caractéristiques précises, s'efforçant de s'y adapter, il rend un culte aux dieux et les honore par des rites, des fêtes religieuses.

Il cultive aussi son esprit par l'interrogation désintéressée en s'efforçant de répondre aux questions essentielles de son intelligence : qu'est-ce que c'est ? En vue de quoi ? Il cultive son cœur en sachant progressivement le désir profond qui l'habite. Le désir, c'est-à-dire l'amour premier, essentiel qui le tire dans l'existence, de telle manière que la question en vue de quoi ? devient : qui j'aime ? Que puis-je aimer ? Que puis-je vouloir pour les personnes aimées ? Il cultive aussi

les sens de éducation, culture, civilisation, et aussi de manière d'être, de se vêtir, mode ; *incola*, habitant, *incolo*, habiter auprès de ; *excolo*, cultiver avec soin, parfaire ; *incolo*, habiter dans, *incola*, habitant. »

autrui en l'éduquant, puisqu'il le développe, permettant de tirer le meilleur de ses potentialités.

Il nous faut donc tenir ensemble bien des réalités souvent antagonistes, ou, tout au moins, difficiles à vivre simultanément : difficile équilibre que celui de la contemplation et de l'action, de la sagesse et de la prudence pratique, de la gratuité, du détachement, et du souci précis, pour l'efficacité d'une activité ordonnée à la satisfaction d'un bien nécessaire. Il faut manger, dormir, se vêtir, habiter, se prémunir contre les intempéries, éduquer et, en conséquence, se donner les moyens matériels, intellectuels, moraux, sociaux, de la réalisation de toutes ces fins.

Mais n'est-elle pas belle cette affirmation d'Aristote ? :

« Car nous ne nous adonnons à une vie active qu'en vue d'atteindre le loisir.⁴ »

On l'aura sans doute compris, il ne parle pas ici de loisirs comme nous en parlons dans notre société de consommation. Il s'agit de ce loisir qui est repos de l'esprit, paix intérieure, calme du cœur propice à la contemplation philosophique, à la sagesse et qui peut permettre de donner à l'homme ses plus grandes joies : connaître, contempler la vérité, voir toute chose dans leurs causes essentielles. Tout ceci procède de ces actes de la vie *théorique*, de la *sophia*, rendue possible parce que l'on a du loisir pour s'y adonner. Le texte suivant de Joseph Pieper peut en être un bon commentaire :

« Le loisir contredit d'abord les prétentions à l'exclusivité que porte en lui le paradigme du travail en tant qu'activité. Au contraire de ce modèle, le loisir correspond à une attitude de non-activité et de calme, de laisser-faire, de tranquillité intérieure, de silence. Le loisir est une forme de silence que

4. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, X, 7 (1177 b 4).

la perception de la réalité présuppose : seul entend celui qui se tait, et celui qui ne se tait pas n'entend pas. Ce silence n'est ni terne absence de bruit ni mutisme mort, mais bien plutôt silence de l'âme : la parole n'est pas donnée à cette faculté qui en elle-même est ordonnée à l'être de la nature, et qui à son égard est en elle-même une puissance de réponse. Le loisir est une attitude de perception et de réception, d'immersion contemplative au sein de l'être. Il y a également dans le loisir quelque chose de la sérénité à l'égard de ce que l'on ne peut saisir, une reconnaissance du caractère mystérieux du monde, quelque chose de la force intérieure qui anime la confiance aveugle, pour qui il est possible de laisser les choses suivre leur cours.⁵ »

En définitive, Aristote et J. Pieper ne veulent-ils pas souligner que le plus grand bien que l'on puisse rendre à l'homme est le sens de la gratuité ?

Mais il faut tout de suite ajouter, pour bien considérer toute chose dans l'unité, ces affirmations si importantes du même Aristote :

« Mais le sage aura besoin de la prospérité extérieure, puisqu'il est un homme : car la nature humaine ne se suffit pas pleinement à elle-même pour l'exercice de la contemplation, mais il faut aussi que le corps soit en bonne santé, qu'il reçoive de la nourriture et tous autres soins. Cependant, s'il n'est pas possible sans l'aide des biens extérieurs d'être parfaitement heureux, on ne doit pas s'imaginer pour autant que l'homme ait besoin de choses nombreuses et importantes pour être heureux : ce n'est pas, en effet, dans un excès d'abondance que résident la pleine suffisance et l'action, et on peut même, sans posséder l'empire de la terre et de la

5. J. PIEPER, *Le loisir, fondement de la culture*, Ad solem, 2007, p. 47.

mer, accomplir de nobles actions, car même avec des moyens médiocres on sera capable d'agir selon la vertu.⁶ »

Et celle-ci :

« Car l'éducation publique s'exerce évidemment au moyen de lois, et seulement de bonnes lois produisant une bonne éducation.⁷ »

... tant il est vrai que l'homme, étant un animal social, a besoin d'une diversité de communautés pour exister, de métiers pour vivre et faire vivre, se développer et durer dans l'existence. Il dépend de ces communautés, il en vit, mais il les fait vivre aussi grâce à toute la fécondité de ses activités.

Enracinement et aventure donc. Enracinement dans des familles naturelles et spirituelles, des communautés sociales, politiques, professionnelles qui transmettent une formation du cœur et de l'intelligence ; aventure pour faire jaillir de ce qui a été reçu des réalités nouvelles qui vont renouveler l'héritage transmis ; enracinement dans des méthodes apprises, reçues, et aventure pour féconder à partir d'elles et de sa propre expérience d'autres réalités.

Membre actif de ces diverses communautés, l'homme reçoit d'elles aussi comme un héritage qu'il a à faire fructifier selon son génie propre. Que nous le voulions ou non, nous dépendons de ce que nous avons intussusceptionné⁸, de ce qui s'est imprimé en nous : une manière de vivre, d'être et

6. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, X, 9 (1178 b 32 – 1179 a 5).

7. Ibidem, X, 10 (1180 a 34).

8. Cf. dans notre livre *Le sujet*, dans le chapitre sur *L'inconscient*, les pages 70 à 74.